



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX^e siècle ?

Maarten VAN GINDERACHTER et Marnix BEYEN (eds), *Nationhood from Below. Europe in the Long Nineteenth Century*

Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, 267 p. ISBN : 978-0-230-27247-7. 55 livres sterling.

Laurent Colantonio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4621>

DOI : 10.4000/rh19.4621

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 227-229

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Laurent Colantonio, « Maarten VAN GINDERACHTER et Marnix BEYEN (eds), *Nationhood from Below. Europe in the Long Nineteenth Century* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4621>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Maarten VAN GINDERACHTER et Marnix BEYEN (eds), *Nationhood from Below. Europe in the Long Nineteenth Century*

Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, 267 p. ISBN : 978-0-230-27247-7.
55 livres sterling.

Laurent Colantonio

RÉFÉRENCE

Maarten VAN GINDERACHTER et Marnix BEYEN (eds), *Nationhood from Below. Europe in the Long Nineteenth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, 267 p. ISBN : 978-0-230-27247-7. 55 livres sterling.

- 1 Que proposer de neuf sur le nationalisme et son histoire après les travaux déterminants de Miloslav Hroch, Eric Hobsbawm, Ernest Gellner, Benedict Anderson, Anthony Smith ou Anne-Marie Thiesse ? Dès les premières pages de *Nationhood from Below*, Maarten Van Ginderachter et Marnix Beyen, co-directeurs du volume, soulignent un « paradoxe historiographique » : alors que le nationalisme est un « phénomène de masse *par excellence* » (p. 7), ce qui se joue au niveau des « gens ordinaires » est très peu étudié. Les contributeurs de cet ouvrage collectif entendent compléter, nuancer, et au fond égratigner la perspective diffusionniste – la progression du sentiment national des élites vers le peuple – qui a irrigué la plupart des enquêtes depuis trois décennies. Une approche qui tend à rendre les masses trop passives et à privilégier l'action des porte-parole et des militants, le rôle des organisations politiques, la production et la dissémination des discours et des rituels nationaux.
- 2 Deux remarquables chapitres introductifs et programmatiques – le premier rédigé par les directeurs du volume, le second par John Breuilly – suggèrent trois alternatives à

l'approche « par le haut » : une réflexion renouvelée sur les motivations, les espoirs et les expériences des « gens ordinaires » ; une attention accrue à la réception et à l'appropriation, parfois à la transformation et à la subversion, des références construites par les élites ; un questionnement sur la possible émergence de formes de « nationalisme par le bas », surgies dans l'action, avec leurs propres codes, rituels ou mythes fondateurs. Quatre chapitres déploient ensuite de riches panoramas historiographiques qui viennent globalement conforter, à l'échelle européenne, l'hypothèse initiale du déficit d'études consacrées « à la nation vue d'en bas », qu'il s'agisse de l'Espagne (Fernando Molina et Miguel Cabo Villaverde), de l'Italie (Ilaria Porciani), de l'Autriche (Laurence Cole) ou de la présentation comparée (Grande-Bretagne, France, Allemagne) proposée par Maarten Van Ginderachter.

- 3 Dans la suite du livre, la réflexion épistémologique et historiographique est prolongée par cinq études de cas qui relèvent plus concrètement, chacune à leur manière, le défi d'une approche « *from below* ». Miika Tervonen suggère que la stigmatisation des Roms en Finlande, à partir des années 1860, ne résulte pas d'un processus strictement diffusionniste. Nombre des stéréotypes négatifs qui ont servi à justifier leur exclusion de la communauté nationale ont émergé localement, en particulier chez les petits paysans propriétaires. Dans un chapitre sur la Rhénanie entre 1800 et 1850, James Brophy développe la thèse de « l'hybridité culturelle » de la population et de la porosité des influences entre France, Belgique et régions allemandes. Dans un contexte de grande perméabilité des frontières et de forte intensité des échanges, l'identification des habitants est transnationale avant d'être allemande, à distance (au moins jusqu'en 1870) du nationalisme de la bourgeoisie prussienne. Saartje Vanden Borre et Tom Verschaffel concentrent leur attention sur les ouvriers belges installés à Lille dans la seconde moitié du XIX^e siècle (les Belges constituent alors environ 20 % de la population de la ville). Ils décrivent avec finesse comment ce groupe se construit une identité hybride, franco-belge, non exclusive, avant que les autorités de la Troisième République ne les contraignent, pour des raisons politiques et militaires, à choisir entre les deux. Jean-François Chanet insiste pour sa part sur la complexité et les ambiguïtés du « patriotisme » en France au moment de la guerre de 1870. Il démontre que l'invasion allemande a de ce point de vue plutôt aggravé les clivages sociaux et territoriaux déjà à l'œuvre. Malgré les efforts d'un Gambetta pour construire « une résistance patriotique unifiée » (p. 221), « ce qui manquait aux Français, confrontés aux épreuves de « l'année terrible », n'était pas tant le sentiment patriotique qu'une conception unitaire du patriotisme » (p. 225). Enfin, Antoon Vrints souligne le lien très fort qui se tisse, pendant la Grande Guerre, dans les catégories populaires des villes et des régions industrielles, entre progrès du sentiment national belge (*Belgianness*) et expérience partagée de la souffrance et des privations. Un vécu qui, selon l'auteur, a rendu ces populations « relativement imperméables à l'émergence du nationalisme flamand » (p. 245) dans l'Entre-deux-guerres.
- 4 La réflexion sur les sources constitue l'un des apports majeurs du livre. En effet, le principal obstacle à une compréhension plus fine de la vision de la nation du point de vue des « gens ordinaires » réside, comme le notait déjà Eric Hobsbawm en 1990¹, dans le peu de traces que ces derniers ont produites ou laissées derrière eux. Or, les différents auteurs ont mobilisé un nombre considérable de sources inédites ou rarement utilisées dans cette perspective, telles que les écrits intimes et autobiographiques de gens modestes, leurs correspondances, la littérature et les chansons populaires, la presse, les rapports émanant de la police ou d'autres autorités

administratives et religieuses. En outre, l'ouvrage ne manque pas d'interroger la nature et les limites de ce corpus élargi, en particulier lorsque les écrits sélectionnés obéissent à des « formes d'écritures très ritualisées ou très bureaucratiques où le poids des conventions [tend à] éclipser les éléments plus personnels » (p.122), comme les requêtes adressées aux autorités, les demandes de naturalisation, ou encore les lettres de soldats ou d'émigrants.

- 5 On sort de cette lecture convaincu à la fois de la pertinence des questions posées et de la nécessité de prolonger la mise en œuvre amorcée dans les études de cas. Celles-ci, sans attaquer frontalement le paradigme diffusionniste qui de toute façon résiste, soulignent avec justesse la pluralité, la richesse et la complexité des phénomènes d'identifications (nationales, mais aussi transnationales) en fonction notamment des groupes sociaux et des territoires, ainsi que l'existence de formes variées et plus ou moins autonomes de « nationalisme populaire », qui se nourrissent et/ou se distinguent du modèle dominant proposé par les élites.
-

NOTES

1. Eric J. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992 (1^e édition en anglais 1990), notamment p. 21-22.